



# LIVRES - BÜCHER

## CHRONIQUE

### De quel amour blessée d'Alain Borer

Dans la fabrique du livre (17)



© C. Hélie / Gallimard



## Jean Portante

C'est dans la fabrique de la langue que nous fait entrer Alain Borer. De la langue française. De son long périple et des menaces qui pèsent sur elle. De son originalité, par rapport à toutes les autres. Ce livre est un cri. Un appel au combat. Contre ceux qui blessent la langue, et à la longue la tuent. Extraits de mon journal intime, pendant et après la lecture de **De quel amour blessée**.

Les langues ne parlent pas de la même chose. C'est un constat capital. Parce que l'humanité, si elle veut être complète, si elle veut percevoir l'univers - autant que cela puisse se faire -, a besoin de toutes. Comment, par exemple, dire le blanc? Qui a tant d'aspects et de nuances. En revenant, il y a quelques semaines, en train, le livre de Borer à la main, de Saint-Gervais, du côté du Mont Blanc, je regardais les paysages défiler de l'autre côté de la vitre. Et Borer m'a invité à compter les verts qui ainsi se déployaient devant moi. J'ai arrêté à quarante. Quelle langue pourrait les dire. Comment trouver le mot exact pour chacun d'eux. Le poète que je suis m'a alors dit que seule la métaphore pouvait en rendre compte. Or, dans un certain sens, la métaphore n'est-elle pas un constat d'échec? Ne recourons-nous pas à l'image, parce que la langue nous semble insuffisante? Une langue. Peut-être qu'en les

connaissant toutes, la métaphore deviendrait superflue...

Ce qui est passionnant, dans cette question, c'est qu'il y a, comme le souligne Alain Borer, „incomplétude mutuelle” entre les langues. Magnifique l'expression. Les langues ne se complètent pas les unes les autres, elles s'incomplètent. Le mot n'existe pas. La langue française a bien forgé l'adjectif „incomplet”, et même, en le réservant au domaine de la psychologie, le substantif „incomplétude”. Pourquoi alors n'a-t-elle pas retenu le verbe? N'en a-t-elle pas eu besoin? A ma connaissance aucune autre langue latine n'a de mot pour le dire. L'allemand utilise un mot long comme un train pour traduire „compléter”. „Vervollständigen”. Comme s'il fallait plus de temps aux Allemands pour arriver à la complétude. Chaque langue est un monde. „Chacune, dit Borer, a sa *Weltanschauung*.” Il a besoin de recourir à l'allemand pour dire cela. Sublime sa conclusion: les langues „échouent toutes avec un certain bonheur”.

Question: Si les mots n'arrivent pas à dire toutes les choses, n'est-ce pas parce que les choses étaient là avant les mots, longtemps avant et qu'il faudra autant de temps aux mots, avant de se rendre maîtres du réel? A condi-

tion que la langue reste inventive. Ce qui, au vu des revers qu'elle affronte, n'est pas garanti. Car, et en cela je reviens à Borer, se laisser envahir, coloniser par la „saxophonie”, la „désinvention”, la „dé-nomination” (qui est le contraire de la dénomination), l'„angolais” (qui n'est pas la langue de l'Angola, mais l'anglais mal parlé) ou l'anglobal, l'„illocution”, la „déloquence”, la „dés-élaboration”, etc., ne signifie pas seulement être blessé, mais courir vers sa disparition.

Cela me fait penser, et Alain Borer le cite, à Georges Pérec, qui, justement, a écrit un livre intitulé *La Disparition*. C'est un morceau de langue qui disparaît. De langue française. Un morceau essentiel. A savoir la voyelle „e”. Aucun mot, dans *La Disparition*, ne renferme un „e”. Le „e”, qu'il soit muni d'un accent (é, è, ê) ou pas, est effacé, mais la langue n'en souffre pas. En apparence du moins. Cet „e” qui, dans le poème *Voyelles* de Rimbaud, est blanc. Or, dit Borer, „cette voyelle blanche, distincte de toutes les lettres inécrites de la langue française, a la faculté de s'éteindre en 'e' muet.” C'est la marque d'originalité de la langue française. Elle s'éloigne avec lui du latin, et garde à distance les autres langues romanes. Il y a adoucissement. Le lourd latin „tabula” devient un léger „table”. Le „e” final, contrairement à la tonicité du „a” italien (tavola),



prolonge sans la taire la durée du mot. Il y a „alentssement” de la parole. Celui à qui on parle se rapproche. Le „e” muet est une lettre intime.

Cet „e”, tous les poètes le savent, est essentiel pour la métrique française. Le vers français devient par là différent de tous les autres. Pour la simple raison que parfois on le prononce, parfois non. Me vient à l’esprit, je ne sais pourquoi, le début de *Correspondances* de Baudelaire:

*La nature est un temple où de vivants piliers*

*Laissent parfois sortir de confuses paroles*

Il s’agit de deux alexandrins, mais prononcés à l’italienne ou à l’espagnole, dans une langue donc où tout s’entend, le premier vers aurait quinze pieds, et le deuxième treize. Or, le jeu du „e” muet qui ne se prononce pas avant une voyelle ou en fin de vers, en fait, comme par magie, deux vers de douze syllabes. Cet „e”, tout en étant tu, introduit le silence dans la langue. Il en appelle à une écoute prolongée à l’intérieur même du silence. Ce qu’aucune autre langue ne sait faire. Ce qui fait aussi son intraduisibilité.

Le „e” muet est ce qu’Alain Borer appelle, et le mot lui va comme un gant, le „vidimus” de la langue française. „La vérifiabilité par l’écrit”. *De quel amour blessée* est le titre du livre. Le „e” à la fin de „blessée” intrigue. „Amour”, on le sait, peut devenir féminin, au pluriel. Mais on est au singulier. Et le mot „quel” renvoie au masculin. Or, le „e” final dit le féminin, le fait voir, le vérifie. Le mystère s’éclaire en partie quand on rétablit le vers entier. Car c’est bien d’un vers qu’il s’agit, d’un alexandrin, tiré de *Phèdre* (Racine): „Ariane ma sœur, de quel amour blessée.” A l’oral, le dernier „e” est enfoui dans le silence. Mais il est là. On le voit. On l’entend aussi d’une certaine manière. Il dit, redit, vé-

rifie, le féminin. „La vérification par l’écrit implique la relation à la femme”, écrit Borer. C’est la „brumisation”, „par laquelle la grammaire française signale le féminin”.

Il a fallu à Alain Borer, et par là il ajoute la pratique à la théorie, inventer bien des mots pour constater l’état détérioré de la langue française. J’en ai mentionné un certain nombre plus haut. Et me suis délecté à la lecture du glossaire mis en fin de livre. Surtout du mot „vertuel”. Il sonne familier. Parce qu’il y a en lui à la fois l’adjectif „virtuel” et le substantif „vertu”. Mais il n’a rien d’eux. Il dit simplement la morphologie du „je”, et de la voyelle blanche (e) qui en partie l’efface. Il ne va pas, ce faisant, vers le moi, vers l’ego, mais vers „tu”. C’est cela qui le rend „ver-tu-el”. Un „tu” tout aussi généreux qui, lui, va vers „eux”, ce qui nous donne le pluriel de „vertuel”: ver-tu-eux...



**Alain Borer**

**De quel amour blessée.  
Réflexions sur la langue  
française**

Gallimard, 2014  
352 p, 22,50 €